L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

# TEMPERATURE.

Du 22 octobre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin | 68 | 20 |
| Midi | 82 | 28 |
| 3 P. M. | 84 | 29 |
| 6 P. M. | 80 | 27 |

## L'ABEILLE DE DEMAIN.

### SOMMAIRE.

*Le Paria—Les Humbles.*

*Le Pendu assassiné*—Les causes célèbres.

*Comment on devient fou.*

*Mademoiselle Lisette.*

*Enseignes amusantes.*

*Le Parapluie.*

*Le Jardin endormi*, poésie.

*Cuisine.*

*Le Petit Faune*, feuilleton du dimanche, suite.

*Mondanité, Chiffons.*

*L'actualité, etc., etc.*

# Peary contre Cook.

Les partisans du commandant Peary, qui observaient le silence depuis un certain temps, viennent de le rompre. Le Peary-Arctic Club a publié ces jours derniers une déclaration du commandant tendant, bien entendu, à démontrer que le docteur Cook n'a pas atteint le pôle.

Cette déclaration reprend à nouveau les témoignages des Esquimaux qui firent partie de l'expédition de Cook et notamment d'Etukishuk et d'Ahwelah, qui accompagnèrent celui-ci de bout en bout. Ils seraient d'accord, selon Peary, pour dire que le docteur n'est allé que jusqu'à la première découpure d'eau libre, dans les glaces situées au nord du cap Hubbard, et qu'après une courte halte il est revenu en arrière.

Les indigènes auraient été interrogés d'abord séparément, puis ensemble, et presque toujours devant Peary.

Voici d'ailleurs succinctement quel serait le récit des deux jeunes Esquimaux :

Après avoir dormi au camp, d'où les deux derniers Esquimaux étaient repartis en arrière, Cook et les deux jeunes garçons s'acheminèrent vers le nord, puis le nord-ouest, avec deux traîneaux et vingt chiens. Ils firent une étape, puis ils rencontrèrent de la glace difficile et des déchirures d'eau libre.

Ils ne pénétrèrent pas dans cette zone et ne franchirent pas l'eau libre. Ils se contentèrent de se tourner vers l'ouest et le sud-ouest, à travers la terre de Heiberg, jusqu'à un endroit situé à l'ouest de celui où ils avaient laissé une cachette.

La petite troupe resta là pendant quatre ou cinq "sommeils", durant lesquels Etishuk alla chercher dans la cachette un fusil et quelques objets d'approvisionnements.

Comme on demandait aux Esquimaux pourquoi ils n'avaient pas pris autre chose dans la cachette, ils répondirent qu'une petite quantité de provisions seulement avait été consommée pendant les quelques jours écoulés, et que leurs traîneaux étaient chargés autant qu'ils pouvaient l'être.

Ils ont montré sur la carte le chemin parcouru par eux et par Cook de ce point vers l'ouest, jusqu'à une petite île où ils campèrent le temps de prendre un peu de repos, puis ils se dirigèrent vers la terre Amund Ringnes, où ils tuèrent un Ours musqué.

Cette partie du témoignage des jeunes Esquimaux comprendrait toute la période pendant laquelle Cook prétend être allé au pôle et en être revenu, ainsi que tout le temps pendant lequel il aurait pu aussi d'y aller.

Il ressortirait, d'autre part, des réponses faites par les Esquimaux aux questions de Peary, qu'ils ne tuèrent pas de gibier, ne creusèrent pas de cachette dans la glace, ne perdirent pas de chiens et regagnèrent la terre avec leurs traîneaux chargés. Cela réduirait à néant l'histoire de leur voyage au pôle; car il aurait fallu transporter des subsistances de trois hommes et de plus de vingt chiens pour un voyage de 1 040 milles géographiques, sur deux traîneaux.

Le capitaine Bartlett, le professeur Millau, M. Borup et le nègre Hansen ont signé le document publié par le Peary Artic Club.

# Contre la douleur.

Le congrès de chirurgie qui, tous les ans à pareille époque, se réunit à Paris, a terminé ses travaux. J'ai assisté à une de ses séances et j'ai compris que la hardiesse chirurgicale, dont on parle tant, n'est pas un vain mot.

Lorsque, il y a quinze ou vingt ans, on se mit à faire des laparotomies, à suturer des estomacs et des intestins traversés par des balles, ces opérations provoquèrent déjà une admiration sans bornes. Aujourd'hui, on fait mieux. Quand une névralgie de la face résiste à tous les traitements, on ouvre tranquillement le crâne, on soulève délicatement la masse cérébrale et on coupe le nerf malade à l'endroit même où il sort du cerveau. Pratiquer une large brèche dans le thorax, sortir le cœur percé d'un coup de couteau, le remettre en place après avoir fermé la plaie, est jeu d'enfant pour un chirurgien connaissant tant soit peu son métier. Je me figure un praticien d'antan assistant à une de ces opérations : sûrement il se dirait qu'on lui a changé sa chirurgie.

—

De fait, la chirurgie—on l'a dit bien des fois—n'est plus ce qu'elle était autrefois. Aujourd'hui, grâce au chloroforme, le malade endormi ne sent rien de ce qu'on lui fait et reste inerte sur la table d'opération. Ce sont, précisément, cette inertie et cette immobilité dues à la disparition de la douleur, qui permettent au chirurgien d'exécuter les opérations les plus compliquées et les plus délicates, sans se presser, sans être troublé par les cris de son patient. C'était autre chose avant le chloroforme, quand la chirurgie, suivant le mot très juste d'Ambroise Paré, le grand chirurgien de la Renaissance, était une "misérable boutique et magasin de cruauté."

Pour étourdir le malade et pour atténuer dans une certaine mesure la douleur que devait lui causer l'opération, on n'avait qu'une ressource : lui faire boire du vin corsé par quelque narcotique. Mais si fort que fût l'état d'ivresse dans lequel ce breuvage le plongeait, il n'en hurlait pas moins de douleur quand le bistouri tranchait dans le vif, quand la scie mordait l'os, quand les pinces écrasaient les nerfs. Certes, il faut admirer le courage des gens qui, à cette époque, consentaient à être opérés. Mais il faut aussi s'incliner devant l'habileté et le sang-froid des chirurgiens qui, au milieu des cris et des vociférations, savaient conduire tout de même, à bonne fin, une opération parfois pleine de difficultés.

Aussi bien, aller vite en besogne, je veux dire opérer prestement, devint de bonne heure la principale préoccupation des chirurgiens. Et sous ce rapport, certains d'entre eux acquirent une véritable maîtrise. On raconte de Langenbeck, chirurgien allemand qui exerçait vers 1820, qu'il ne mettait pas plus de deux minutes à désarticuler une épaule. Un jour, un médecin étranger, attiré par sa renommée, alla le voir à l'hôpital où il devait justement pratiquer cette opération difficile. Pour ne rien perdre des mouvements du célèbre chirurgien, notre médecin enleva ses lunettes afin de les bien essuyer. Lorsqu'il les remit sur son nez, la désarticulation était faite, et le bras séparé gisait par terre.

Voici, dans le même ordre d'idées, une autre anecdote que j'emprunte à M. Fernand Mazade :

Maisonneuve, chirurgien de l'hôpital Necker, à Paris, avait à amputer la jambe d'un garçon. Celui-ci, d'avance, se lamentait.—"Ecoute, mon petit, lui dit le chirurgien ; tu vois si ma montre en or est belle ! Je te la donne et tu la garderas si l'opération que je dois te faire dure plus d'une minute." Le marché fut accepté. Maisonneuve saisit son bistouri, et le pauvre petit ferma les yeux après avoir bien regardé l'heure au chronomètre qu'on lui avait donné. Avant même qu'il eût eu le temps de pousser un cri, sa jambe était coupée, et cette opération — les aiguilles de la montre l'indiquaient bien — n'avait duré que quarante-cinq secondes ! Tout attristé, l'enfant fut obligé de rendre le chronomètre dont il se croyait déjà possesseur.

Mais tous les chirurgiens n'avaient pas l'habileté d'un Maisonneuve ou d'un Langenbeck. On devine de quelle façon ils accueillirent la découverte du chloroforme qui, en abolissant la douleur, leur permettait d'opérer tranquillement, posément, sans avoir à lutter contre le malade qui se débattait entre les mains des aides. On a dit que l'essor de la chirurgie tenait aux progrès de l'antisepsie. C'est, en grande partie, exact. Mais il serait injuste d'oublier le chloroforme sans lequel on n'aurait jamais pu réussir les opérations délicates ou de longue durée, dans le genre de celles que j'ai citées plus haut.

—

La douleur n'existe donc plus, en chirurgie, grâce au chloroforme, ni en médecine, grâce aux mille drogues, opium, morphine, cocaïne, antipyrine que nous possédons aujourd'hui. En cas d'affection douloureuse, c'est un bienfait sur lequel il serait oiseux d'insister. Mais peut-on aller plus loin dans cette voie et rêver d'une vie d'où toute souffrance serait totalement bannie ? Et, en admettant qu'un tel rêve puisse se réaliser, l'homme ne serait-il pas le premier à pâtir de cette disparition de la douleur ?

C'est précisément sur cette question que M. Mazade a demandé l'avis d'un certain nombre de grands médecins dont il a enregistré les réponses dans "Medicina". Or, tous ses correspondants sont d'accord pour proclamer l'utilité de la douleur dans notre existence. Tous ils la considèrent comme une sorte de sentinelle vigilante qui nous prévient des périls cachés et nous met en garde contre tout ce qui peut nous nuire. Pour eux, sans la douleur, ce qu'on appelle l'expérience de la vie ne serait même pas possible.

"Faire vivre les êtres le plus longtemps possible, lisons-nous dans la réponse du professeur Richet, telle est la tâche que la nature semble s'être imposée. Alors, pour l'homme et les êtres supérieurs, elle a trouvé cet admirable moyen de faire en sorte que toute excitation trop forte de leur organisme cause une sensation douloureuse. Elle nous force ainsi à être sobres, prudents, à craindre le fer, le feu, le poison, à ménager nos forces, à ne pas abuser, car tout abus est suivi immédiatement, pour notre punition, d'une douleur. Chaque douleur oblige l'homme à réfléchir, à prévoir, à éviter une nouvelle souffrance."

C'est vrai. Et voilà comment on peut dire, avec M. Mazade, que la douleur est à la fois la rançon et la condition même de la vie.

JEAN FROLLO.

## Question de droit.

Un bourgeois de Vienne (Autriche) avait un délicieux fox-terrier dont il était justement fier. Un jour, la bête ne revient pas. Son propriétaire désole la demande à tous les échos et, à force de recherches, finit par la retrouver dans un Institut bactériologique. L'animal lui fait le plus joyeux accueil ; il jappe, saute, gambade ; évidemment le chagrin de la séparation n'a point fait de tort à sa santé ; il est plus alerte et plus vivant que jamais. Cependant, le maître apprend qu'à titre d'expérience le docteur lui a enlevé la rate, sur quoi, il réclame une indemnité. Le médecin s'y refuse, alléguant que la rate est un organe inutile et, à ce propos, il rappelle l'anecdote de l'étudiant qui passe un examen : "A quoi sert la rate ? demande le professeur.—Excusez moi, répond le candidat. Je l'ai su ; mais je ne m'en souviens pas.—Quelle deveine ! reprend l'examinateur : vous étiez seul à le savoir, et voilà justement que vous l'avez oublié !" Le médecin soutient donc qu'en enlevant au chien un organe superflu, il n'a causé aucun dommage, que, soulagée de sa rate, la bête est même plus vive, plus rebelle à la fatigue —témoin ses gambades éperdues —et qu'en l'absence de préjudice, il ne peut être question d'indemnité. Le propriétaire ne s'est pas rendu à ces raisons : il poursuit le médecin devant les tribunaux. Souhaitons qu'il triomphe, car son intérêt n'est pas seul en jeu. Il y a des personnes si riches qu'elles ne dépensent pas leurs revenus, des collectionneurs qui ne regardent pas leurs tableaux, des bibliophiles qui n'ouvrent jamais leurs livres ; aura-t-on le droit de piller leur coffre-fort, leur galerie, leur bibliothèque, parce que ce sont des organes superflus ? Il y a aussi dans le corps humain des pièces qui ne servent pas à grand'chose, par exemple l'appendice qui, depuis le temps où nous ruminions de l'herbe, n'a plus d'autre fonction que de nourrir les vivisecteurs. Si le chien viennois n'est pas dédommagé de la perte de sa rate, le premier rebouteux venu pourra, d'autorité, nous enlever l'appendice par simple amour de l'art ou pour se faire la main.

# THEATRES.

## ORPHEUM.

Toujours grande affluence à l'Orpheum grâce au talent des nombreux artistes qui exécutent le programme de vaudeville.

L'affiche de la semaine prochaine portera plusieurs nouveautés et le spectacle ne le cédera en rien à celui des semaines précédentes.

## TULANE.

Nous voici bientôt à la fin de la semaine consacrée aux représentations de "A Gentleman from Mississippi" et le succès de cette pièce ne se ralentit pas grâce au talent qu'y déploient Robert Fischer et Hans Robert, entourés d'une excellente troupe.

La dernière représentation de cette jolie comédie sera donnée dimanche soir.

Lundi "The Music Master", avec M. David Warfield dans le rôle principal.

## CRESCENT.

"Too Many Wives" continue à faire de très belles salles au Crescent. Ce soir, dernière représentation, il y aura foule.

Demain, dimanche, première des minstrels de M. Al. G. Field. On sait de quelle renommée jouit cette troupe ; aussi les places réservées, qui sont en vente au contrôle du Crescent depuis jeudi, s'enlèvent-elles rapidement.

## OPERA FRANÇAIS.

Depuis leur arrivée à la Nouvelle Orléans les artistes de notre troupe lyrique n'ont guère connu le repos et il faut les féliciter de la bonne volonté qu'ils apportent aux répétitions qui se poursuivent du matin au soir.

Hier dans la soirée on a répété "Lakmé". Chanteurs, musiciens et danseuses ont rivalisé d'émulation et le directeur Layolle s'est déclaré enthousiasmé du résultat obtenu. C'est dire que la représentation de ce splendide opéra qui est fixée au jeudi 28 octobre, ne laissera rien à désirer.

Les principaux artistes de la troupe d'opéra comique, Mlles Rolland, Sterckman, Allard, MM. Nuibo, Cargue, Chadal, Delaxe et Liévain feront leur début ce soir là.

Quant à notre public qui depuis trois ans est privé d'opéra français, il attend avec impatience le lever du rideau et l'on peut compter qu'il témoignera par sa présence de l'intérêt qu'il porte à notre scène lyrique.

Ainsi donc la saison qui va s'ouvrir s'annonce sous les plus heureux auspices et promet d'être l'une des plus brillantes dans l'histoire de notre théâtre français.

—

Nous avons reçu les cartes de MM. Hensatto et Coulon, ce dont nous les remercions.

## Le Cirque Hagenbeck-Wallace.

Plusieurs milliers de personnes ont assisté à la parade du cirque Hagenbeck Wallace qui, hier à midi, a défilé sur la rue du Canal. Les chariots et les costumes étaient superbes et les fauves exposés aux yeux de la foule étaient de toute beauté.

Un public nombreux a assisté aux deux représentations en matinée et le soir, et le spectacle a été jugé par chacun très supérieur aux autres attractions de ce genre.

Le cirque Hagenbeck Wallace restera à la Nouvelle Orléans jusqu'à dimanche soir et donnera deux représentations chaque jour.

### Une envolée superbe.

Blackpool, Angleterre, 22 octobre—Hubert Latham, l'aviateur français, a effectué aujourd'hui un vol splendide sur le champ d'aviation de Blackpool, malgré un vent violent qui soufflait à une vélocité de 30 milles à l'heure.

Les arbitres de la course estiment que Latham a fait du 120 kilomètres à l'heure.

Les évolutions de l'aviateur ont été suivies par une foule considérable qui fréquemment a témoigné son inquiétude de voir l'audace avec laquelle Latham bravait les éléments. Par instants l'aéroplane paraissait complètement arrêté dans sa marche par la violence du vent.

Pendant quelques minutes Latham parut avoir complètement perdu le contrôle de sa machine et sembla emporté vers la mer.

Latham n'est redescendu à terre qu'après avoir accompli deux tours entiers du circuit.

La foule dont l'émotion paraissait à son comble, lui a fait une ovation comme jamais encore le célèbre aviateur n'en avait reçue. Quelques minutes plus tard, Latham ayant annoncé l'intention de tenter un nouveau vol, le comité d'aviation s'y est énergiquement opposé, jugeant que c'était braver le danger que de sortir par un vent aussi violent.

—o—

### Voyage du souverain Russe.

Berlin, 22 octobre—L'empereur Nicolas en route pour l'Italie où il va rendre visite au roi Victor-Emmanuel a traversé l'Allemagne aujourd'hui.

L'empereur Russe ne voyage pas dans un train impérial, mais occupe un compartiment de première classe d'un train régulier.

Le bruit court comme toujours que l'Empereur est personnifié par un fonctionnaire russe, mais cette rumeur n'est pas plus fondée que dans le passé. Le czar est accompagné de trois membres de la maison impériale.

—o—

### Relaxation de De Lara.

Washington, 22 octobre — Le département du Commerce et du Travail a adressé une dépêche à Los Angeles, aujourd'hui, autorisant la mise en liberté de Guiterrez De Lara, qui a été arrêté comme anarchiste et comme étranger entré dans le pays sans s'être soumis à l'inspection. Le département exige néanmoins que De Lara fournisse une caution de $3,000.

—o—

### Maladie du Juge Peckham.

Albany, N. Y., 22 oct—Rufus W. Peckham, juge de la Cour Suprême des Etats Unis, est sérieusement malade à sa résidence d'été de Altamont, comté d'Albany. Le Juge souffre depuis longtemps d'une circulation imparfaite, mais son état s'est aggravé dernièrement.

—o—

### Les élections en Saxe.

Dresde, Saxe, 22 octobre—Le parti conservateur à la Diète saxonne est anéanti par l'éclatante victoire remportée par les socialistes aux élections d'hier. Sur 36 sièges qu'il fallait repourvoir à la Diète, 16 ont été attribués aux socialistes, 14 aux conservateurs et 4 aux nationaux-libéraux.

—o—

Baume d'Allen
Pour les Poumons
Ne contient pas d'Opium.
Est Sûr et Efficace. Remède pour la Toux à l'usage général des familles.
DAVIS & LAWRENCE CO. Montreal

### Arrivée d'un envoyé du parti irlandais.

New York, 22 octobre—M. T. P. O'Connor, membre du parlement britannique et l'un des principaux lieutenants de John Redmond, le leader du parti irlandais, est arrivé ce matin à New York à bord du vapeur "Lusitania".

M. O'Connor fera une série de conférences dans diverses grandes villes du Nord, et tentera de recueillir des fonds afin d'aider le parti parlementaire irlandais dans sa lutte pour obtenir le "Home Rule".

M. O'Connor fera quelques conférences à New York, puis se rendra à Chicago, Philadelphie et Washington.

—o—

### Peine capitale.

Montgomery, Ala., 22 octobre—Will Stevenson, qui assassina sa femme et sa belle-fille dans le comté de Crenshaw il y a quelques mois, a été pendu ce matin à 7:10 heures à Luzerne. Le condamné est monté à l'échafaud sans sourciller et sans articuler la moindre prière. La mort a été instantanée.

—o—

## Ouragan sur le Golfe.

Le directeur de la station météorologique de notre ville avise les capitaines des bâtiments qui se livrent au cabotage sur la côte du Golfe, que l'ouragan signalé ces jours derniers dans la Mer des Caraïbes, au sud de la Jamaïque, a passé maintenant dans le Golfe du Mexique où il fait rage à l'heure actuelle. Aux dernières nouvelle cet ouragan s'avançait en suivant une direction ouest-nord-ouest.

Il a quelque peu perdu de son intensité depuis une semaine qu'il tournoie dans le Golfe, et s'il s'abat sur une partie quelconque de la côte, on ne croit pas que sa violence puisse être assez considérable pour causer des dommages étendus. Jusqu'ici les petites stations de la côte n'ont pas encore reçu l'ordre de hisser des signaux de tempête.

## Mort subite.

Mme Mary Thornhill, âgée de 60 ans, est morte subitement hier matin en sa demeure rue N. Rempart, No 2922.

Le coroner a fait la levée du corps.

## COLLISION.

A huit heures hier matin une collision a eu lieu à l'angle des rues Royale et St. Pierre, entre un car de la ligne Clio et une charrette conduite par G. Patrolo. Les dommages ont été insignifiants.

## Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

# Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 13 Commencé le 9 Octobre 1909

# L'HÉROINE

Grand Roman Inédit de Cape et d'Epée

PAR

MICHEL ZEVACO

VIII

L'HOTEL D'ANNAIS

(*Suite.*)

C'était un gentilhomme qu'à sa taille et à son allure on pouvait juger tout jeune.

Il avait la tête couverte de son feutre. Son visage était masqué.

Il tenait une épée à la main... une épée nue—et il n'avait pas de fourreau à la ceinture. Il descendit les quatre marches du perron et s'avança vers Trencavel immobile de stupeur.

Et quand il fut arrivé, sans un mot, il tomba en garde.

—Attention ! Attention ! crièrent les quatre.

Le gentilhomme masqué eut un geste de capitaine de bande imposant silence à ses gens. Cela voulait dire : — A mon tour ! Au large ! Place à moi ! — Ils reculèrent, tout pâles. L'inconnu présenta le fer à Trencavel.

Les épées cliquetèrent.

—

Les adversaires se valaient. Tout de suite, ils se reconnurent dignes l'un de l'autre. Et ce fut une émouvante passe d'armes. A l'impeccable élégance de leur vivante jeunesse, aux lignes légères de ces deux souples et jolies silhouettes, à leur vivacité vivace, vous eussiez dit une synthèse du noble jeu d'escrime inconnue par l'étourdissant génie d'un sculpteur enfiévré d'art, de vie et d'action. L'éblouissant tourbillon des lames engagées apparut comme une nuée d'acier d'où jaillissaient des éclairs et où sonnait la mort. Marches, ripostes, attaques, parades eussent arraché des cris d'admiration aux vieux maîtres des royales académies ... Seulement, toutes les attaques venaient du silencieux inconnu.

De Trencavel,, il ne venait que des parades.

Et pas une riposte.

—

Il frémissait. Il dévorait des yeux son adversaire. Et cependant que voltigeait son épée prime ou seconde, tierce ou quarte, il se parlait et laissait, clic clac, bondir et rebondir sa pensée :

—Sangdieu, la jolie griffe qu'a ce honneau ! Mais qui est-ce ? Qui ? Ah ! pardieu, pour cette attaque droite sur feinte en ligne basse, Barvillain l'eût embrassé d'enthousiasme ! Mais qui est-ce ? Pourquoi masqué ? Pourquoi ce feutre cachant les cheveux et ombrageant le front ? Oh ! Mais.... c'est.... non... si fait, morbleu ! C'est une femme !

Un bond en arrière soudain et au fond de lui-même, un cri d'angoisse terrible :

—C'est elle ! ....

Annaïs ! C'est contre Annaïs qu'il tirait l'épée ! Il se sentit l'esprit vide, l'âme éperdue, et murmura : C'est fini !

Cette fille aux yeux ardents, au cœur plus ardent, cette guerrière à l'étrange destinée, cette noble et pure enfant pour qui, goutte à goutte, il eût répandu son sang.... oui : Annaïs voulait le tuer !.... C'était fini.

Pas à pas, il rompait, lui cédait du terrain et considérait ses efforts pour l'atteindre, le coucher tout sanglant sur cette allée dont il eut baisé le sable sur chacune de ses empreintes.....

Son cœur battait à se briser. Les sanglots soulevaient sa poitrine.

Elle avançait, il reculait. Elle Elle marchait encore, multipliait les attaques, s'échauffait, le pressait, l'acculait à un vieux chêne, et lui, toute sa prodigieuse adresse, toute sa profonde science des armes, les employait à ne pas la toucher.

Et comme, appuyé sace large tronc, il lui fallait enfin frapper ou l'être, une pensée l'illumina d'une lueur funèbre : mourir, mourir là, tué par elle ! Il y vit, non pas une volupté sinistre, car son âme était saine, saine et douce, mais une farce, une dernière bonne farce, une farce de sang et d'amour.

Oubliant qu'on pouvait la reconnaître à la voix, toute prudence envolée, Annaïs hors d'elle, cria :

—Défendez-vous ! Mais défendez vous donc, monsieur, je vais vous tuer !

—Allons donc ! se mit à rire Trencavel. Il faut d'abord que je vous apprenne !.... Doublez, battez sur quarte, plus juste, morbleu ! Dégagez, battez sur tierce, et à fond. A fond, "monsieur" !

Annaïs, exaspérée, partit sur le coup préparé par Trencavel lui-même.

Elle partit—à fond !

Et elle cria :

—Je vous cloue à ce chêne !

Trœcavel, d'un rapide écart du bras, se découvrit la poitrine. Un sourire fleurit ses lèvres. Une sublime malice pétilla dans ses yeux pleins de larmes, et, seulement, il dit :

—Faites, "mademoiselle" !

—

Une goutte de sang pleura sur le pourpoint de Trencavel. Il demeura debout, salua de l'épée, et rengaina. Il était blessé—à peine. Comment Annaïs put-elle retenir le fer ? Quel miracle accomplit le mot "mademoiselle" insouciensement jeté par Trencavel ? De fait, le coup fut porté à fond, et non paré. La pointe toucha. Mais elle ne pénétra pas ! De toute cette admirable joute, c'est cela que le maître Barvillar eut le plus admiré.

Annaïs dénoua son masque et le laissa tomber.... Et elle jeta son épée.

Lui, tout confus et très pâle, un étrange orgueil éclairant son front où se reflétait comme un vague regret. Elle, le sein oppressé, les yeux fixés sur ces gouttes de sang empourprant une à une la poitrine de l'adversaire qui avait voulu se laisser tuer. Entre eux, l'épée à terre, une ligne infranchissable. Autour d'eux Fontrailles, Bassière, Chevers, Liverdun, le poignard à la main. Des yeux, elle l'interrogeait. Et lui sentait son orgueil se révolter ! Expliquer pourquoi il était là ! Prouver qu'il n'était pas un espion ? S'abaisser à quelque odieuse discussion ? Allons donc !.... Mais la prévenir, puisqu'il était venu pour cela. Et la sauver, sans lui avouer qu'il la sauvait ! Et, puisque tout les séparait, naissance et et fortune, puisqu'elle aimait un autre que lui, à jamais lui dire adieu.

—Mademoiselle, sourit-il, je vous rends grâce de m'avoir enseigné ce coup d'épée, à moi, maître en fait d'armes. Je n'oublierai jamais que j'ai été touché .... bien près du cœur.... par Annaïs de Lespars.

—Vous savez donc qui je suis ? tressaillit Annaïs, tandis que les quatre tourmentaient leurs poignards.

—Oui, dit Trencavel. Et que vous venez d'Angers, où madame votre mère a été tuée par ceux qui veulent vous tuer. Et quelles haines Louise de Lespars vous transmit avec la vie. Et quels parchemins M. le baron de Saint-Priac vous enlèvera tôt ou tard. Et quelle lutte vous entreprenez contre un homme qui vous brisera....

Il était impossible de mieux informer Annaïs de ce qui se tramait contre elle, sans dire un mot de lui-même.

Annaïs, livide, se demandait s'il fallait haïr cet homme ou le remercier. Ce cri lui échappa :

—Un mot, monsieur, un seul : De qui tenez-vous ces secrets ?

Et Trencavel répondit simplement :

—De M. de Richelieu !

Une dépêche mal lue, et des empires se ruent à la guerre. Un regard mal déchiffré, et et deux destinées deviennent irréconciliables. Ici, il y eut un nom, et un nœud de plus à l'écheveau. Trencavel disait : Louis de Richelieu, archevêque. Annaïs entendit : Armand de Richelieu, cardinal.

—Parbleu ! crièrent les quatre, comme ils eussent dit ; Richelieu, c'est son maître.

—Monsieur, dit Annaïs d'une voix qui tremblait, vous refusez de vous défendre. C'est donc autrement que par l'épée que je vous atteindrai. Allez, vous êtes libre.... Silence, messieurs !

Les quatre qui allaient protester s'arrêtèrent. Trencavel était pâle comme la mort. Annaïs se découvrit :

—Monsieur, dit-elle, ce que je salue, c'est votre bravoure et ce sang tiré par moi. Venez, monsieur Trencavel !

Elle se mit en marche, pensive, émue jusqu'au fond de l'être, et elle songeait :—Il sait toute ma vie. Sûrement c'est un serviteur de Richelieu. Et pourtant.... cette noblesse du regard, cette intrépide générosité, cette volonté de se laisser blesser plutôt que de toucher une femme, non non, ceci n'est pas d'un espion !